

LUTTE DES CLASSES

Du même auteur en français

Romans

La brebis galeuse, éditions du Sonneur, 2010

Récit de guerre bien frappé, Le serpent à plumes, 2009

Théâtre

Radio Clandestine, Mémoire des fosses ardéatines, éditions Espace
34, 2009

Fabbrica, éditions Théâtrales, 2008

Ascanio Celestini

LUTTE DES CLASSES

Traduction de l'italien
par Christophe Mileschi

NOTAB/LIA

© Visuel : Paprika

© Giulio Einaudi Editore S.p.A., Turin, 2009

Les Éditions Noir sur Blanc pour la traduction française, 2013

Titre original : *Lotta di classe*

ISBN : 978-2-88250-0317-6

PREMIÈRE PARTIE

SALVATORE, LE PETIT FRÈRE

Quand le docteur a ouvert ma mère, il n'a pas trouvé l'œsophage.

Il avait brûlé à cause de l'acide. Mon père s'en servait pour tuer les rats dans la poulaillière. Il disait qu'avec ses pièges mon oncle n'était pas fichu d'en attraper un seul, que le fromage et la tapette à ressort, ça ne marche que dans les dessins animés de Tom et Jerry. Alors il jetait de l'acide dans les trous à rats et il les brûlait. Mais l'hiver n'était pas loin et mon père voulait savoir si avec le froid l'acide gèle.

Il disait « si ça se trouve je leur balance de l'acide dessus et au lieu de cramer les rats font du patin à glace ».

Il a mis la bouteille au freezer pour faire un test et ma mère l'a sifflée. C'est arrivé par erreur. Quand le docteur l'a ouverte, il n'a pas trouvé l'œsophage.

Mon oncle dit qu'une fois il a ouvert une poule et que dedans il a trouvé un œuf. Il a ouvert l'œuf et dedans il a trouvé un poussin.

Moi je lui ai dit « t'imagines si une brebis avait mangé cette poule. Et si cette brebis avait été mangée par une vache et cette vache par une baleine. Après il y aurait eu un pêcheur qui aurait pêché une baleine fourrée à la vache

fournée à la brebis fourrée à la poule fourrée à l'œuf fourré au poussin ».

Mon oncle a dit que « c'est pas possible parce que les brebis, elles sont végétariennes ».

Je lui ai répondu « bon d'accord, alors le pêcheur il pêche une baleine fourrée à la vache fourrée à la brebis et c'est tout ».

Tonton a dit « c'est pas possible parce que les vaches aussi, elles sont végétariennes ».

Et moi « alors il pêche une baleine fourrée à la vache avec un peu d'herbe dedans ».

Lui il m'a dit que « les baleines, ça ne mange pas de viande ».

Mais moi je lui ai répondu que « ça se peut pas parce qu'on dit tout le temps que les gros poissons mangent les petits poissons. Alors si elle est pas fourrée à la vache, cette baleine, elle doit être fourrée aux requins ».

Et lui « la baleine, ça n'est pas un poisson. C'est un mammifère et ça mange du plancton. Si tu lui ouvres l'estomac, dedans tu trouves une espèce d'eau verdâtre ».

Moi j'ai pensé que quand le docteur va ouvrir mademoiselle Patrizia, dedans il trouvera une espèce de plancton parce que, depuis douze mois qu'elle est dans le coma, on la nourrit avec une sonde gastrique. À l'intérieur ils trouveront juste un petit peu d'eau.

Elle sera aussi propre qu'une bouteille qu'on vient de rincer.

Au fait, je m'appelle Salvatore. Le petit frère de Nicola.

Lui il disait que j'étais débile mais c'était même pas vrai. Lui aussi il savait que ça n'était pas vrai. Mon oncle aussi il le savait et d'ailleurs il me disait « travaille à l'école, et trouve-toi un meilleur boulot que Nicola qui est précaire au centre d'appels. Essaie de mieux finir que lui qui répond aux gens au téléphone sans même les voir en face.

Comment on dit, déjà ? L'ouvrier aussi veut que son fils soit diplômé, mais moi, si tu fais ingénieur, ça me va quand même ».

Moi je lui disais « tonton, diplômé ça veut dire qui a fait des études, donc l'ingénieur aussi il est diplômé ».

Mais il répondait « ça n'a pas d'importance. Diplômé ou ingénieur, ça va dans les deux cas ».

Je travaillais à l'école mais j'aimais aussi les femmes. J'aimais et j'aime toujours celles qui font le double de l'âge qu'elles ont en vrai. D'ailleurs, ce que j'aime le plus, c'est les putes. Parce que les putes elles ont quinze ans et elles en font trente. Elles ont trente ans et on dirait qu'elles en ont soixante. Et celles qui ont soixante ans ont l'air d'en avoir plus de cent. Les putes, je les voyais à la télé et sur Internet avec un de mes amis qui ne couche pas, mais qui connaît tous les sites porno et qui sait même comment y mettre des vidéos en ligne. C'est mon ami philosophe.

Une fois je les ai vues pour de vrai. C'est mon grand frère qui m'a emmené, et même s'il ne télécharge pas de vidéos porno, il dit qu'il est un professionnel du sexe.

Nous sommes allés à Tor di Quinto.

Depuis chez nous, ça fait un bon bout de chemin. Bien sûr il y aurait celles de la via Appia, celles du marché Cristoforo Colombo au niveau des catacombes, il y aurait celles très réputées de la via Salaria, mais mon grand frère m'a emmené à Tor di Quinto, parce que là, il connaissait quelques tapineuses fameuses. Bref, on arrive et on se planque derrière un buisson. Mon grand frère m'en indique trois qu'il connaît bien.

« Celle-là, elle s'appelle la Chienne », il dit.

Je demande « pourquoi ? »

« Parce que c'est une chienne toujours en chaleur. Et l'autre, là, c'est la Française. »

« La Française, pourquoi ? »

« Parce qu'elle fait des trucs français. »

« Des trucs français ? »

Et lui « français ! »

Et moi je pense « français... ».

« Et la troisième ? » je demande.

« Celle-là, c'est la Mâchoire. »

Et cette femme-là, la Mâchoire, c'était la plus vieille de toutes. Je dis à mon frère « emmène-moi voir ces putes. Je veux parler avec elles. Je veux qu'elles me disent des cochonneries ».

Sauf que mon grand frère me dit « elles sont en train de travailler. Je vais te le dire, moi, ce que tu veux savoir. Tu veux savoir pour la Française qui fait des trucs français ? » Mais moi je dis non. « Tu veux savoir pour la Chienne en chaleur ? »

Mais moi je dis « non plus. Je veux savoir pour la Mâchoire, la vieille ». C'en était une qui avait soixante ans et qui avait l'air d'en avoir deux cents. J'ai pensé « celle-là, elle faisait déjà des pipes aux dinosaures » et j'ai eu envie de rire parce que c'était le genre de conneries que mon grand frère aurait pu dire sauf que là, c'était moi qui avais pensé ça dans ma tête à moi. C'était vraiment une momie et même mon grand frère dit que la Mâchoire, c'est la mieux de toutes. C'est une pute pour les connaisseurs. C'est une célébrité.

Il dit qu'« il n'y a pas un chiotte des aires de repos de l'autoroute Rome-Florence où on ne trouve pas une phrase cochonne écrite sur les murs à propos de cette vieille pouffiasse. Un jour qu'elle tapinait à Tor di Quinto, un camionneur bourré s'est arrêté. Il l'a embarquée dans son camion et ils se sont mis à picoler tous les deux. Ils ont roulé bourrés sur l'autoroute et ils se sont arrêtés à Chianti-Est, sur le parking à camions de l'aire de service. Ils ont basculé derrière le siège du camion, là où les camionneurs ont leur alcôve. Leur lit de cochon où ils font

des trucs de cannibales. Ils se sont foutus à poil et ils se sont mis à baiser. La Mâchoire s'est penchée et elle a commencé à lui faire un truc avec la bouche. Et pendant qu'elle était dans cette position, elle s'est endormie ».

Mon grand frère dit que le camionneur, il a d'abord pensé qu'elle s'était juste arrêtée un petit moment histoire de reprendre des forces. Il a compris que la Mâchoire s'était carrément endormie quand elle s'est mise à ronfler. Il a essayé de se dégager, mais elle serrait les dents. Et plus il gigotait, plus elle serrait l'étau. Il s'est imaginé qu'elle était en train de rêver d'un bout de pain. De rêver qu'elle croquait une pomme. Alors il est resté bien sagement adossé au siège de son camion, pris au piège du clapet de la Mâchoire.

Il lui caressait la tête comme font les gens avec les chiens qui dorment sur leurs genoux. Il faisait tout pour qu'elle dorme tranquille comme une brave bête.

Nicola dit que « le jour s'est levé, elle s'est réveillée et elle lui a dit "faut que tu m'payes". Pour lui, il n'en était même pas question, il lui a fait comme ça : "On a rien fait, faut que j'te paye quoi ?" Mais elle, elle insistait, comme quoi elle était une professionnelle, et que le temps c'est de l'argent, et que ça avait duré pas loin de six heures. Au bout du compte, le camionneur a payé. Il lui a donné un million ».

Je dis « un million d'euros ? »

« Non, dit mon frère, c'est une vieille histoire, on comptait en lires en ce temps-là. »

« S'il te plaît, emmène-moi voir cette Mâchoire. Je veux lui parler. Je veux qu'elle me dise quelque chose. »

Mon grand frère me répond non, « elles sont en train de travailler. Si tu veux on peut s'approcher un petit peu ».

Alors on s'avance en ne faisant semblant de rien, on joue les nonchalants. Comme deux gars qui flânent

silencieusement dans le centre-ville en regardant les vitrines, et qui hésitent entre acheter une paire de chaussures à la mode et attendre les soldes pour voir si elle sera encore là. Sauf qu'on n'en a rien à cirer de la mode et qu'on n'est pas sur une avenue commerçante, mais derrière les fourrés, et que nos pompes s'enfoncent dans un lisier de mouchoirs souillés, boîtes de conserve, carcasses de téléviseurs, débris de maisons, frigos et cuvettes de chiotte. Ici, à la place des églises et des fontaines baroques de la Rome des papes, il y a des Roumains qui pissent dru avant de rentrer dans leurs baraques, faites avec les restes d'autres baraques. Ici, à Tor di Quinto, sur la scène du parking, les projecteurs, ce sont les phares des voitures qui le plus souvent ralentissent juste pour jeter un œil. Des fois quelqu'un s'arrête et, à côté des pneus qui brûlent et empuantissent l'atmosphère jusqu'au Corso Francia, la Mâchoire se met en branle. Haute comme trois pommes et bien racornie. Toute peinturlurée comme les statuettes qu'on vend sur les étals, celles qui changent de couleur en fonction de la température de l'air. Une petite madone en terre cuite dressée sur les talons de ses bottillons rouges. Une fourgonnette s'arrête, ses phares l'éclairent et elle se retourne. Mon grand frère me dit à mi-voix « la Mâchoire ! »

Et là, je la reconnais.

C'est une locataire de notre immeuble. C'est la dame du cinquième étage.

Je n'ai rien dit à mon oncle, ni de notre excursion à Tor di Quinto ni de la Mâchoire. Il dormait quand on est rentrés. C'est le bruit de la serrure qui l'a réveillé.

« J'ai faim », qu'il a dit.

Dans l'assiette sale de son repas de midi posée par terre il y avait un reste de petits pois. La boîte ouverte était posée sur une chaise, encore à moitié pleine. J'y ai ajouté

la moitié d'une boîte de sardines à la tomate qui traînait dans le frigo, il a mangé et il s'est rendormi.

Mon oncle restait tout le temps assis dans son fauteuil.

Le fauteuil à côté du vaisselier où sont rangés les verres de notre beau service de famille, résidu de l'époque où nous étions à l'aise grâce à la vente de volaille. Puis le destin nous a conduits dans cet immeuble et la seule chose de valeur que tonton a sauvée de la saisie, c'est ce vaisselier avec ces verres de luxe et ce fauteuil.

« Dans le temps, je restais debout toute la journée à la conciergerie pour dire bonjour bonsoir aux locataires, qu'il dit, leur apporter le courrier, balayer par terre, mettre du poison pour les blattes et arroser les plantes dans la cour. Le boulot fatigant du concierge. Quand je rentrais chez moi, je le bouffais, ce fauteuil. La fatigue, c'est comme la faim. On a faim de fauteuil, de lit, de divan. Je croquais dedans, c'était un bout de pain. Du pain pour ceux qui ont faim, de l'eau pour ceux qui ont soif, du fauteuil pour ceux qui sont fatigués. À un moment donné la fatigue m'a tellement fatigué que je n'avais plus la force de me fatiguer encore. Alors le fauteuil a pris sa revanche. Là, c'est lui qui se repose sous mon cul. »

Maintenant c'est le fauteuil qui bouffe mon oncle un morceau après l'autre. Ça fait longtemps que je ne l'ai plus vu debout, que je n'ai plus vu son dos. Peut-être qu'il n'a même plus de dos. Il a le fauteuil dans la peau. Peut-être qu'il est vide comme un fantôme si on lui enlève son drap, comme les immeubles de cinéma. Une fausse façade sans maison derrière.

Montant en chaire dans son fauteuil, mon oncle marmonnait « travaille à l'école. Comment on dit, déjà ? L'ouvrier aussi veut que son fils soit diplômé, mais si tu fais ingénieur, ça me va quand même ».

Moi je lui disais « tonton, l'ingénieur aussi il est diplômé ».

Et lui il répondait que « ça fait rien. Diplômé ou ingénieur, ça me va quand même ».

Après la faillite de notre société de vente de volaille mon oncle a cédé la maison qu'on avait au village et il nous a emmenés habiter dans un immeuble de banlieue. Tous les deux, il nous a emmenés, mon frère et moi. Lui il s'est mis concierge, et après ça il est devenu homme de fauteuil.

« Une promotion, il disait. Le fauteuil, c'est la promotion du concierge, comme quand un curé devient pape. »

D'ailleurs il y a un jeu qui s'appelle la chaise du pape, deux personnes forment une croix avec leurs quatre bras et tu montes dessus, et elles t'emmènent faire un tour suspendu dans les airs comme un souverain pontife. Parce que le supercuré de la place Saint-Pierre il a une chaise que ses esclaves portent sur leurs épaules. Sauf que lui il ne fait pas comme mon oncle. Dans son fauteuil, mon oncle, il y mangeait, il y pissait, il y faisait caca. Il était toujours assis dedans. Le dernier Japonais barricadé dans sa tranchée de mousse recouverte de skaï, son fusil à la main, à balancer connerie sur connerie.

Mon frère disait que ce n'était plus un être humain.

Il disait que « c'est une tache qui salit le fauteuil. S'il meurt, pas besoin de l'amener au cimetière. On appelle le tapissier ».

Il était tellement peu utile comme concierge qu'on ne l'a même pas remplacé quand il est parti. À la place de mon oncle on a mis un interphone.

Quand même, il arrosait les plantes. Si bien que toutes les plantes ont séché. Toutes sauf les géraniums de mademoiselle Patrizia qui leur donnait de l'eau matin et soir quand elle était étudiante. Mais depuis qu'elle a quitté

l'université et qu'elle s'est mise à travailler les géraniums ont commencé à sécher eux aussi.

« Je fais dix boulots. »

Elle disait tout le temps ça, mademoiselle Patrizia.

« Il faudrait dix Patrizia, elle disait, alors qu'il n'y a que moi. Quand je faisais des études j'avais l'impression de ne rien faire. Peut-être qu'on était dix pour de bon. À l'époque on aurait dit que c'étaient les neuf autres qui travaillaient. Neuf qui prenaient leur service au supermarché, restaient assises à la caisse où t'as même pas le temps d'aller pisser quand il y a la queue et que tout le monde s'en prend à toi. Neuf qui foncent au centre d'appels pour répondre le jour aux gamins qui t'appellent pour te dire tous les gros mots qu'ils ont appris à l'école. Pour répondre la nuit aux obsédés sans pognon qui n'ont pas les moyens de se payer le téléphone rose. Neuf Patrizia qui font les courses, vont à la poste, donnent des cours particuliers, font du baby-sitting, s'arrangent comme elles peuvent. Neuf femmes qui travaillaient à ma place pendant que moi j'arrosais les géraniums. Et là, maintenant que ces neuf Patrizia m'ont laissée tomber, il faut que je me débrouille toute seule. Moi aussi, il faut que je laisse tomber quelque chose. Je vais laisser tomber les géraniums. »

Au lieu de ça elle est venue voir mon oncle qui lui a accordé une audience dans son fauteuil pisseux. Et il lui a promis qu'il m'enverrait m'en occuper. « Juste un peu d'eau, il a dit, les géraniums, c'est pas des porcs qu'on engraisse pour les égorger à Noël. »

Et c'est comme ça que ce jour-là j'ai monté les escaliers et que je suis allé chez cette Patrizia. Sur la table de la cuisine il y avait les alcools que mon grand frère appelle les *drinks*.

Il dit qu'il va baiser avec des femmes, mais que certaines ne veulent pas. Elles disent « pas de sexe, juste des baisers » et alors lui il déballe les drinks.

« Je vais me boire un drink, il dit, tu m'accompagnes ? »

Elles se saoulent et il leur saute dessus.

« Et celles qui boivent pas ? » je lui demande.

Il dit qu'il n'y en a pas beaucoup, mais qu'au besoin il est équipé d'orangeade. Il y verse de la poudre droguée et il propose à la fille « tu veux de l'orangeade ? »

Il dit que cette poudre dans une boisson sans alcool c'est encore mieux que les drinks, que celles qui en boivent deviennent des esclaves du sexe.

La fois où je suis entré chez mademoiselle Patrizia j'ai pensé qu'elle aussi elle ferait une proie facile pour mon frère. Elle avait des drinks dans sa cuisine, pas besoin qu'il les trimballe avec lui pour lui donner envie de baiser comme avec cette embrouille chimique.

Du coup j'ai commencé à y goûter. J'en versais dans le bouchon et j'y trempais ma langue. Et ma langue brûlait. Elle brûlait avec le brandy Stock 84, avec le vieil armagnac. Elle brûlait aussi avec la liqueur Unicum. Le seul drink que j'ai un peu aimé c'est la bouteille blanche avec un œuf dessiné dessus et qui s'appelle Vov. Ensuite j'ai eu la tête qui tournait, je me suis assis sur une chaise et je me suis endormi un moment. Quand j'ai repris mes esprits une demi-heure avait passé. J'ai arrosé les plantes vite fait et je suis reparti à l'étage du dessous voir mon oncle qui m'a dit « pourquoi t'as mis tout ce temps ? »

« J'y ai mis le temps qu'il a fallu, tonton », il n'y a qu'à lui répondre ça pour le faire taire.

Ça a toujours été comme ça.

Même quand papa était vivant il se taisait tout le temps. C'était papa qui parlait. Et après l'histoire de papa et de la Chine, tonton a commencé à parler un peu plus, mais

pas beaucoup quand même. Une question par-ci par-là, et il suffit de lui répondre n'importe quoi pour qu'il arrête de parler. Il te demande un truc juste pour que tu t'intéresses à lui et toi tu lui fais plaisir. Tu lui réponds comme on répond à un chien qui aboie.

Tu lui dis « sois sage » et lui il remue la queue.

Je lui ai dit « j'y ai mis le temps qu'il a fallu », et lui il m'a regardé avec des yeux de chien content.

Le jour d'après, quand je suis entré chez mademoiselle Patrizia, j'ai tout de suite arrosé les plantes. Je n'ai pas bu de drinks mais j'ai cherché dans les tiroirs pour voir s'il y avait un peu de poudre droguée. Il n'y avait pas de poudre, mais dans un des tiroirs j'ai trouvé tout un stock de petites culottes. Des dizaines de culottes de toutes les couleurs. Nous aussi on en a à la maison, mais ce tiroir plein, c'était vraiment trop. Un jardin zoologique de culottes, des à dentelles, des à lacets, et même des culottes avec un fil derrière et quand on les met on dirait qu'on n'a une culotte que devant.

Les culottes ça se met sur les parties intimes. Alors j'ai pensé que si je reniflais une culotte ce serait comme si je reniflais la partie intime de mademoiselle Patrizia. Je me la suis mise sous le nez. Ça sentait le savon.

Puis je me suis traité de « quel idiot ! Elle sort de la machine à laver, celle-là. Les miennes aussi elles sentent ça. Il faut que je cherche une petite culotte que mademoiselle Patrizia vient juste d'enlever ».

Je suis allé chercher dans la salle de bains. Le panier à linge sale aussi était plein de culottes. J'en ai pris une et je l'ai mise sous mon nez, mais ça sentait très très fort la sueur.

« Pourvu que mademoiselle Patrizia elle ait pas cette odeur là où je pense, je me suis dit, sinon, elle a raison de faire dix boulots. Avec une odeur pareille elle est pas près

de trouver un couillon, même pas en le droguant avec des drinks et de la poudre. »

Du coup je suis revenu au tiroir et j'ai sniffé quelques culottes propres pour me nettoyer un peu le nez.

Dès que je suis rentré chez nous je suis allé voir mon frère.

Je lui ai dit « te fous pas de moi, je te demande un truc. Je veux que tu me dises l'odeur que ça a, la partie sexuelle de la femme. C'est une odeur de savon ou une odeur de sueur ? »

« À mi-chemin entre les deux... », il me répond.

Je lui dis « comment ça peut être à mi-chemin entre le savon et la sueur ? »

Il répond qu'on ne peut pas comprendre tant qu'on ne l'a pas sentie. Il dit que « c'est entre les deux. Puis de toute façon, moi, cette partie de la femme, ça ne m'intéresse même plus ».

Il dit que devant ça ne l'intéresse plus parce que maintenant avec les femmes il le fait seulement par-derrière comme dans les films cochons d'Internet. Il dit que c'est simple, qu'il suffit de s'équiper. L'équipement de mon frère, c'est de la vaseline.

Après quoi je lui demande « mais tu trimballes aussi de la vaseline ? Des préservatifs, des drinks, de l'orangeade, de la poudre et maintenant de la vaseline ? »

Il dit qu'un professionnel du sexe a tout ce qu'il faut. Mais qu'une fois, effectivement, il avait oublié. Il avait déshabillé une femme et il l'avait préparée bien comme il faut avec des drinks et de la poudre quand il s'est aperçu qu'il n'avait pas pris la vaseline. Mais faire du sexe à la manière traditionnelle, ça ne lui suffisait pas. Du sexe par-devant. Tout en la gardant bien au chaud, tout en la travaillant d'une main, il a levé les yeux, il a regardé autour de lui et sur la table de chevet il a vu de la crème Nivea.

« De l'autre main j'ai ouvert le pot, il dit, j'ai trempé le doigt dedans et je m'en suis servi à la place de la vaseline. »

Je lui ai demandé « et ça s'est passé comment ? »

« Bien, la preuve, maintenant je trimballe aussi de la crème Nivea. »

Alors je me dis que mon frère est un professionnel du sexe, mais chaque fois qu'il va baiser il se tape un déménagement.

Le jour d'après je suis revenu dans l'appartement de mademoiselle Patrizia pour arroser les plantes. La télé était allumée, le frigo était ouvert et il bourdonnait comme une grosse mouche. Signe que mademoiselle Patrizia avait dû sortir en vitesse pour aller travailler. Pour servir à la caisse du supermarché à Cinecittà Due ou répondre au centre d'appels qui se trouve de l'autre côté de l'esplanade privée du centre commercial.

Dans le frigo il n'y avait même pas une Toastinette de cheddar, un fond de Nutella ou une bouteille de lait Parmalat. Rien de ce que je connaissais. Rien de ce que j'avais vu au supermarché. En plus de tous les boulots qu'elle faisait déjà, mademoiselle Patrizia était caissière au supermarché GS. Pourtant dans le frigo il n'y avait que des produits que je n'avais jamais vus, genre commerce équitable, des trucs solidaires qui en plus coûtent plein d'argent.

Tout ça pour dire que j'ai refermé le frigo. La télé, par contre, je l'ai regardée. Maria De Filippi et tout le bestiaire des émissions de l'après-midi piaillaient et dansaient et braillaient et occupaient l'appartement de la pauvre locataire précaire.

J'ai essayé de l'éteindre, mais la télécommande ne répondait pas, pour lui couper la chique il aurait fallu que je débranche la prise qui était planquée derrière le meuble.

Alors j'ai coupé le son et je les ai laissés brouter en silence dans leur écran quatorze pouces à côté de leurs drinks à moitié factices. J'ai pris la bouteille de Vov, j'en ai versé un peu dans le bouchon et je l'ai sifflé.

J'avais l'impression d'être chez moi.

Je connaissais les tiroirs à culottes et le linge sale dans la salle de bains, le frigo qui bourdonnait faux et les alcools sur la table de la cuisine. J'allais d'un endroit à l'autre comme si c'était ma deuxième maison. Genre ceux qui ont un appartement à la montagne pour leur semaine à la neige ou une petite villa à la mer et qui peuvent aller aux toilettes la nuit sans allumer la lumière dans la moitié des maisons du monde parce que ce sont les leurs. Parce qu'ils y ont vécu, parce qu'ils sont les seigneurs et maîtres.

Et puis dans la chambre à coucher, sur la table de chevet, j'ai vu la Nivea. Un pot de crème Nivea avec un bouchon qui se dévisse. J'ai eu comme l'impression d'une sorte de destin qui s'accomplissait. Le fatum mystérieux se révélait au terme du labyrinthe que formaient mes attentes et les récits de mon grand frère, ses expériences mêlées aux foutaises qu'il invente et l'impression que ça me fait d'imaginer la poudre dans l'orangeade et les drinks pour étourdir les femmes. C'était comme si, chez mademoiselle Patrizia où la télé est toujours allumée, tout prenait sens. J'étais entouré de charmeurs de serpents apprivoisant des rêves érotiques, les films cochons téléchargés sur Internet, la Mâchoire et les autres tapineuses de Tor di Quinto. Tout ça devant le petit temple sacré du pot de Nivea, d'une crème qui fait semblant d'être un émollient pour peaux sèches mais qui est en réalité un baume vertigineux pour baiser par-derrière. Et cette crème était juste là, près du lit, prête à l'emploi. Je me suis imaginé cette Patrizia en train de se saouler avec mon grand frère. Il la déshabille et il ouvre le pot de crème. Ils

baisent comme dans les films. Je tremblais alors je suis allé chercher le seau, je l'ai rempli d'eau et j'ai donné à boire aux plantes. Je leur ai donné tellement d'eau qu'on aurait dit une crue du Nil. En même temps je continuais à penser à cette crème Nivea et à cette mademoiselle Patrizia et au sexe par-derrière. J'ai laissé tomber le seau par terre et je suis retourné dans l'appartement. Je me suis mis tout nu, j'ai ouvert le tiroir et j'ai enfilé le devant d'une petite culotte, une de celles qui derrière ont juste un fil. Je me suis jeté dans le lit de mademoiselle Patrizia et je me suis mis sous les draps. Je pensais à la crème Nivea et au cul de la maîtresse de maison. Je sentais l'odeur de savon des draps qui viennent d'être lavés, le même parfum que les culottes propres. J'ai ouvert le pot de crème, j'y ai trempé deux doigts et je les ai mis sous mon nez.

J'ai pensé « c'est ça l'odeur de la chatte ! L'odeur à mi-chemin entre sueur et savon, c'est la crème Nivea ! »

Cette odeur sensuelle était en train de me ravager quand j'ai entendu quelqu'un ouvrir la porte blindée. Le claquement de la serrure m'a paralysé. J'ai juste réussi à bouger ma main propre pour me cacher sous les draps.

J'ai émergé une demi-heure plus tard. J'ai enlevé la culotte, je l'ai remise dans le tiroir et je me suis rhabillé. Je suis descendu. Mon grand frère était à la maison.

Il m'a dit « tu étais où ? Je suis monté te chercher chez mademoiselle Patrizia ».

Je lui ai répondu que « je me suis évanoui. Ça doit être l'odeur des plantes. Je crois que je suis allergique aux géraniums ».

J'ai hurlé à mon oncle « ne m'envoie plus chez mademoiselle Patrizia ! Envoie Nicola ou laisse ces plantes crever ! » Mon oncle avait entre les mains son assiette sale de sauce de sardines en boîte. En se réveillant il a éternué et elle est tombée par terre. Il y a eu un léger

tintement, quelques verres en cristal qui s'entrechoquaient délicatement.

« J'ai faim », il a dit.

Nicola a ouvert une boîte de maïs et une de cornichons, il en a versé dans son assiette. Mon oncle a tout avalé. Un instant après le sommeil l'avait repris.

Par terre, il y avait une tache de sauce qui ressemblait à un pigeon ou à une tête de chien qui tire la langue.

Il y avait quelque chose de tragique chez mon oncle.

Quelque chose qu'on ne trouve que dans les multitudes de personnes, d'objets ou de concepts. Il a le charme de ces milliers de sacs-poubelles qu'éventrent des nuées de mouettes omnivores en transhumance au-dessus des décharges. Il dégage le même attrait dégoûtant, la même séduction répugnante que la menace aux aguets. C'est un malheur posé dans un fauteuil, le Chinois qui attend assis au bord du fleuve, qui t'attend pour te faire trébucher. C'est la toile d'araignée qui se remplit de poussière en attendant que passe une mouche.

Mon père était différent.

Je me souviens de lui à la mer quand on était petits. On était tout seuls, mon grand frère et moi. Parce que juste après que je suis né ma mère est morte à cause de cette histoire d'acide. Mon grand frère et moi on est restés avec papa, tonton et grand-père.

« Une famille de coqs », c'est ce qu'ils disaient.

Les seules femelles de la maison avaient un bec et des plumes. On habitait à la campagne et on avait un commerce de volaille. L'entreprise familiale qui faisait manger tout le monde. Mais quand c'était l'été, on allait à Lavinio. On avait un deux pièces au-dessus de l'Accricco Mare, un magasin où on passait nos journées à choisir le bateau qu'on faisait semblant de devoir acheter. On prenait une

cabine au Tritone, l'établissement balnéaire des Romains de la moyenne bourgeoisie. On était tout le temps tout seuls. Nicola me surveillait. Je surveillais Nicola. Responsables l'un de l'autre. Le jour où je me suis fait une grosse bosse sur la tête en tombant du lit, c'est Nicola qui a dérouillé. Le jour où il s'est cassé la jambe, c'est moi qui ai pris une trempe. On était tout le temps entre nous. Sans décrocher un mot. Retranchés. À nous regarder.

Mon oncle venait un dimanche sur deux, l'autre dimanche c'était mon père. Alors on pouvait se remettre à faire autre chose. On pouvait recommencer à parler, sauf que je n'avais rien à dire.

« Travaille à l'école, disait mon père, comment on dit, déjà ? L'ouvrier aussi veut que son fils soit diplômé ! Si tu n'as rien à dire, apprends au moins à lire. Lis tout ce qu'il y a, les affiches dans les rues, les enseignes, les graffitis sur les murs. »

Alors je lisais « Accricco » sur l'enseigne du magasin de bateaux, les écriteaux « restaurant » et « poisson frais », « Dieu existe » et « allez Rome ». Je lisais à l'endroit et à l'envers, je m'attendais à ce que ces mots aient aussi un sens à rebrousse-poil. « Occircca ». « Tnaruatser » et « siarf nossiop », « etsixe ueid » et « emor zella ».

Ça faisait rire mon père de m'entendre marmotter ces sons babyloniens, tandis que Nicola disait « mon frère est débile ».

Je lui répondais « elibéd, ertuoferiafetav » et il essayait de remettre les mots à l'endroit parce qu'il savait que, si je ne l'avais pas traité de « face de rat » ou de « tête de nœud », je l'avais au minimum envoyé se faire mettre. Et vu qu'on pouvait se taper dessus, maintenant qu'on n'était plus responsables l'un de l'autre, il me mettait une torgnole.

Et moi « etupedslif, drannoc ».

Et puis une fois ils sont arrivés tous les deux en même temps, et ça n'était même pas dimanche. Mon oncle se taisait, mon père a dit « on va bien s'habiller ».

Nous avons passé la journée à acheter des chaussures et des vêtements, et papa a même acheté un parapluie. Et nous on rigolait parce qu'en été il ne pleut pas. Même moi j'ai mis une cravate et des chaussures à lacets. Nous sommes allés au Tritone. Nous avons descendu les escaliers qui mènent à la mer. Mon oncle se taisait.

Nous les gamins on disait « comme ça on va se salir dans le sable. On pourrait au moins ôter nos chaussures et nos chaussettes, non ? »

Mais les grands ne répondaient rien, mon père sifflotait tandis que nous marchions tout droit vers le sable mouillé. Ensuite on est entrés tous les quatre dans l'eau au milieu des gens qui riaient.

« Vous vous amusez bien ? » a demandé mon père.

Et nous, c'était exactement ça, on s'amusait, on riait. Mon père a même ouvert le parapluie.

« Il y a du soleil », il a dit, et il sifflotait. Et il a ajouté « nous nous souviendrons d'aujourd'hui comme d'une belle journée. Nous repenserons toute notre vie au jour où nous nous sommes baignés tout habillés. Je n'avais pas envie que vous vous en souveniez comme du jour où grand-père est mort ».

Nous sommes restés dans l'eau. Tantôt en riant, tantôt en oubliant ce que ça avait de drôle.

Puis notre père a refermé le parapluie et nous sommes sortis de la mer.

Le jour de l'enterrement nous portions les mêmes vêtements.

Le cercueil était là, mais pas le corps de grand-père. Notre entreprise de poulets avait essayé de se lancer dans le commerce avec la Chine. Grand-père disait que ça deviendrait un grand pays et qu'il fallait y aller pour gagner de l'argent pour de vrai. Il s'était rendu sur place pour remplir tous les papiers nécessaires et commencer à faire des affaires, et on n'avait plus eu aucune nouvelle de lui. C'était pendant la période où les étudiants étaient dans la rue. À la télé, on avait vu ce Chinois qui arrêtait une colonne de chars d'assaut au milieu des drapeaux. Ensuite l'armée les a massacrés, on n'a jamais su ce qu'était devenu cet étudiant et le pays s'est refermé, pire que la Russie.

« Les Chinois ont inventé les murailles bien avant que nous n'érigions le mur de Berlin », commentait mon oncle.

Il disait que c'était un pays arriéré et sans avenir. Mon père était d'un autre avis, il répétait que c'est en Orient que les grandes choses se produisent et qu'il fallait se préparer à émigrer. À un moment donné l'ambassade nous a fait savoir que grand-père était mort, nous nous sommes baignés tout habillés et l'histoire s'est finie comme ça, sur l'enterrement d'un mort par contumace.

Ce jour-là aussi mon père avait son parapluie.

Ce jour-là aussi mon oncle se taisait.

Mon frère m'avait à l'œil.

Moi j'avais du sable dans mes chaussures.

Mon oncle se taisait.

Tandis que mon père sifflotait.

Ça, mon père qui sifflotait, je m'en souviens très bien. Il riait, il parlait et il sifflotait. Parfois, c'étaient des chansons, des génériques d'émissions de télé ou des publicités. « Tout tout on a tout pour aimer la vie » de Coca-Cola ou « Bibabedouba » du matelas à ressorts Permaflex. Pas forcément des musiques qu'il connaissait bien ou qu'il appréciait. Il suffisait que l'air lui passe par la tête et il le sifflotait. D'autres fois, ce n'était rien de

précis. Il sifflotait, c'est tout. Pour l'interrompre, il fallait lui adresser la parole. Alors il arrêta de siffler et il se mettait à parler. Au bout d'un moment l'envie de rire le prenait, il se tournait vers mon oncle et il le traitait comme un imbécile parce qu'il se taisait, « ris un bon coup », il lui disait, et il se remettait à parler.

On invitait toujours mon père parce qu'il savait bien changer de sujet de conversation. Aux dîners avec des parents pas commodes, aux repas de travail où il s'agissait de convaincre des clients. Il disait qu'il avait commencé tout gamin quand on l'interrogeait en classe.

« Les profs, j'en fais ce que je veux », qu'il disait à ses camarades.

Il n'y a qu'avec mon oncle qu'il n'arrivait pas à changer de sujet de conversation, parce qu'il n'y avait pas de conversation. Mon oncle se taisait.

Après la mort de grand-père, papa aussi voulait aller en Chine faire du commerce de poulets. Il disait que grand-père était mort mais que l'idée d'élever des poules et des poulets chinois était bonne quand même. Mon oncle se taisait, il le laissait causer tout seul puis il lui disait non. Il le disait en continuant à se taire. Il n'avait qu'à faire non de la tête. Il savait que s'il avait ouvert la bouche mon père l'aurait fait changer d'avis, qu'il en aurait fait ce qu'il voulait. Il se taisait et ne se laissait pas convaincre. Ça ne servait à rien que mon père rigole, sifflote et le traite comme un idiot comme quand il combattait les rats à la tapette et au fromage. Là, il s'agissait d'aller en Chine, de fermer l'entreprise de volaille et de mettre le cap sur l'Orient. C'est pour ça que mon oncle se taisait, il le laissait parler tout seul de Chinois et de poulets. Papa lui exposait sa conception du commerce, il essayait de le convaincre, mais son frère ne l'écoutait pas.

Alors papa se foutait en pétard, il lui disait « abruti ».

Il l'a appelé « abruti » pendant toute une semaine. Abruti du matin au soir. Il avait cessé de rire et de siffler. Il avait même cessé de parler, à part le mot « abruti » qu'il avait sur les lèvres à tout moment. Jusqu'au jour où lui aussi a décidé de se taire et où il est parti pour la Chine tout seul.

C'est ce jour-là qu'il y a eu la catastrophe. Toutes les poules et tous les poulets sont morts. Une maladie foudroyante. Mon oncle nous a fait monter dans la caisse du camion frigorifique et il nous a emmenés prendre un cappuccino et un croissant au snack de l'autoroute. C'était sa manière de fêter, un peu comme mon père avait voulu le faire à la mort de mon grand-père. Sauf que là c'était mon oncle et qu'il avait moins d'imagination. Je me rappelle que je me suis quand même bien amusé dans le frigo avec mon frère Nicola. Il faisait juste un peu froid et ça puait méchamment le poulet.

Les jours suivants les créanciers nous ont tout pris, la banque a saisi la maison. Nous n'avons pu sauver que le fauteuil et le vaisselier. Mais ensuite l'assurance a reconnu les dommages et elle a payé. Avec les sous mon oncle a acheté le boulot de concierge et on a déménagé aussitôt. Il dit qu'il a tout dépensé, qu'il ne reste même pas une lire pour nous payer à dîner.

« Même s'il restait quelque chose, de toute façon je ne vous paierais pas à dîner. Contentez-vous du cappuccino et du croissant, la fois où je vous ai emmenés au snack de l'autoroute », qu'il disait tout en vidant le carton où étaient calés les verres en cristal, les coupes à glace et à macédoine, les flûtes à mousseux, les petits godets pour le rossolis et le bitter. Il les dépoussiérait lui-même pour qu'on ne les touche pas vu que « vous allez les casser. C'est notre seule richesse ».

« Si papa était là on se serait baignés tout habillés, au minimum, disait Nicola. Dès qu'on trouve les sous on se barre en Chine. Au besoin on tue l'oncle et on part. »

Sauf que papa n'était pas là et c'est tout. C'est comme ça que l'histoire a pris fin. Papa est allé en Chine et l'histoire prend fin.

Quelque temps plus tard une lettre est arrivée. Une seule. Courte. Nous l'avons apprise par cœur. Elle dit « Chers Nicola et Salvatore, cher frère, je suis parti pour la Chine. La vie est compliquée. Il n'y a jamais assez d'argent. Si on meurt, on devient juste un poids à transporter. Je me suis transporté tout seul. Si je reste en vie je vous ferai signe, sinon, je serai juste un poids pour un porteur chinois. »

Et c'est tout.

Fin.

Mon oncle disait que « quand c'est fini, c'est fini ».

Qu'il y a un remède à tout sauf à la mort qui met fin à tous les remèdes.

« Et pas seulement à la mort, ajoutait-il chaque fois, mais aussi à l'irréparable. Si tu laisses tomber ton crayon, la mine se casse et ton crayon ne vaudra plus jamais rien. Tu ne pourras plus jamais t'en servir. C'est encore un crayon, si tu en as vraiment besoin tu arrives tant bien que mal à écrire avec. Mais ce ne sera plus jamais le crayon d'avant. Il y a des choses qui sont irréparables. »

Mon oncle parlait comme ça et ensuite il se taisait. C'était déjà beaucoup pour lui.

Les seules histoires qu'il prenait le temps de raconter, c'étaient celles de sa vie sous le fascisme, à l'époque où papa et lui travaillaient déjà dans le domaine de la volaille. Mais ils n'avaient pas encore leur entreprise, ils étaient aux ordres d'un patron.

« C'est une vieille histoire.

Et les vieilles histoires, ce sont les vieux qui les racontent, disait toujours mon oncle en s'éclaircissant la voix d'un

raclement de glaires sèches. Je t'ai raconté la fois où c'était le jour de Noël ? Un peu de patience, elle n'est pas longue. Et si ça se trouve c'est la dernière que je raconte.

Bon, c'est le jour de Noël, on est en guerre, on choisit un beau coquelet et on l'apporte aux patrons et eux, au lieu de lui tordre le cou, ils en font cadeau à leur plus jeune fils. Il s'appelait Benito, ce gamin, parce qu'à l'époque le régime filait des sous à ceux qui donnaient le prénom de Mussolini à leur progéniture. Et voilà que ce Benito tombe amoureux de la bestiole, il la promène au bout d'une laisse, il ne la quitte même pas pour aller à l'église le dimanche. "Quand même, la nuit, il doit laisser son coq dans la cour, nous ne l'autorisons pas à le faire entrer dans la maison, nous racontaient ses parents, on ne lui tord pas le cou mais tôt ou tard il mourra de vieillesse et Benito en fera tout un drame." Et ce jour-là c'est arrivé. Un soir notre chien, parce qu'on avait un chien, est rentré à la maison le poulet dans la gueule. Le poulet était mort et tout couvert de terre. "Le chien a tué le coq, même qu'ils se sont battus", a dit mon père. Et sans y penser à deux fois il retire la touffe de plumes de la gueule du chien, il va enterrer le cadavre dans le jardin, il court à la poulaillière et il prend un autre jeune coq. Ni vu ni connu, il va le mettre dans la cour du patron. Le lendemain on entend le coq chanter. Nous sommes contents parce que nous avons l'impression d'avoir fait du bon boulot. Que personne ne se rende compte de l'échange. Mais voilà Benito qui fonce dans la cour. La mère rapplique aussi, elle hurle et elle s'évanouit. Puis c'est le père qui arrive, ils tombent dans les bras l'un de l'autre et ils courent à l'église.

Moi je ne fais semblant de rien et dès qu'ils rentrent chez eux je demande à Benito "qu'est-ce qui s'est passé ?"

Il me dit "tu te rappelles le petit coq ?"

Je dis "oui".

Il dit “celui dont vous m’avez fait cadeau !”

Je dis “oui, oui. Et alors ?”

Il dit qu’“hier ma mère en a eu assez de voir ce coq chier dans la cour, elle lui a tordu le cou et elle l’a enterré dans le jardin”.

Je dis “c’est pas vrai !”

Il dit “et ce matin on l’a retrouvé bien vivant qui se baladait en pleine forme. Ma mère est tombée dans les pommes. Je suis un enfant sceptique, mais là, j’ai vu un miracle. Le coq a ressuscité. Il est sorti comme le Christ de son sépulcre et il est revenu gambader dans le jardin”. »

Mon oncle dit qu’il y a un remède à tout sauf à la mort et à l’irréparable.

Mais moi je lui ai dit « pour la famille de Benito il y a eu un remède. Ça a marché parce que personne ne savait toute l’histoire, à part le chien ».

Il me dit « le deuxième coq, le sosie, à un moment donné il est mort lui aussi. Ou c’est la mère de Benito qui lui a tordu le cou. Le fait est que Benito n’a pas voulu en démordre, il ne l’a pas enterré. Il disait “il va bientôt ressusciter. Il est ressuscité une fois, il le fera encore. Pas la peine de se fatiguer à l’enterrer juste pour l’obliger à faire l’effort de sortir de la terre”. Il l’a gardé dans le jardin jusqu’à ce qu’il grouille d’asticots. Les asticots se sont transformés en mouches. Les mouches se sont envolées ».

Fin de l’histoire de guerre de mon oncle ramolli du cerveau.

Je lui demande « est-ce que papa reviendra de la Chine ? »

Il me répond « il n’y a pas de remède à l’irréparable ».

Mon oncle, par exemple, il n’était pas mort mais il était irréparable.

Il ne bougeait plus de son fauteuil et sa mine était cassée. Il restait à côté du vaisselier, souvenir de l'âge d'or de la volaille. Quand il se réveillait il avait faim et je lui préparais à manger. Ce qui voulait dire ouvrir une ou deux conserves de haricots, une petite boîte de thon ou de sardines à la sauce piquante, parce que chez nous on ne cuisinait jamais. Comme dans la maison d'un mort où les parents en deuil n'ont pas le droit d'allumer de feu. Midi ou minuit, ça n'avait pas d'importance. S'il me le demandait, je lui faisais à manger. Dix fois par jour ou pas du tout, aussi bien. Je vidais une boîte de maïs ou de petits pois, la première conserve venue, et lui il mangeait et il s'endormait son assiette à la main. Ensuite mon frère rentrait à la maison et nous mangions tous les deux avant qu'il aille prendre son service de nuit au centre d'appels. L'oncle se réveillait. Il entendait le bruit des assiettes et des verres et il voulait manger aussi. Alors je lui remplissais l'assiette qu'il avait encore dans la main et il remangeait.

Sauf la fois où mon frère lui a dit « tu viens juste de manger », et il a donné un coup de fourchette dans son assiette pour lui faire entendre qu'elle était vide. Faut dire que mon oncle ne parlait que pour qu'on fasse attention à lui. Autrefois il ne parlait pas du tout, et après mon père est mort. Et donc, ce soir-là, mon oncle a dit « j'ai faim » en nous regardant de ses yeux de chien, comme il faisait chaque fois.

« Tu viens juste de manger », lui a répondu Nicola.

Et on l'a laissé à jeun.

Tous les soirs, avant que mon grand frère parte au travail, on le levait et on l'emmenait à la salle de bains. Nicola le tenait debout dans la douche. Moi je lui ôtais ses vêtements, ensuite on le faisait asseoir et on le lavait. Un jour on a acheté un accessoire fait exprès dans un magasin

d'appareils sanitaires. C'est un siège en plastique, on le visse dans le mur, on le replie quand on n'en a plus besoin. Après on rhabillait l'oncle et on le ramenait à son fauteuil.

« Vous ferez quoi quand je serai mort ? » il nous demandait.

« Je te regarde allongé dans ton cercueil, je choisis la photo pour ta pierre tombale, je rentre à la maison et je vends le vaisselier aux Tsiganes », lui répondait mon grand frère.

« Et toi ? » il me demandait.

« Moi je sèche l'école parce que je suis en deuil et je vais mater les putains. »

Mais ça n'était pas vrai. Avec Nicola on se disait qu'on irait en Chine pour retrouver papa.

Des fois, après sa petite toilette, il remangeait assis dans son fauteuil, dans son cockpit. Il remangeait et il s'endormait. Jusqu'au jour où Nicola s'est mis à lui répéter qu'il venait juste de finir. Alors l'oncle n'insistait pas, il se rendormait et c'est tout. Et nous deux, on parlait, mais pas longtemps, parce qu'à l'époque mon grand frère était tout le temps au boulot. Même le jour.

Nicola disait « si je mourais tout seul, je voudrais mourir en plein jour. Arrêt du cœur allongé au soleil ou encore mieux, pendant que je baise avec Marinella. Si je mourais avec papa, j'aimerais bien que ce soit à la guerre. Si je mourais avec toi, j'aimerais bien que ce soit comme dans cette histoire d'ours cannibales ».

Sur Internet le bruit courait que les ours polaires se bouffent entre eux. Il paraît que c'est à cause du réchauffement climatique. Les glaces du Canada sont devenues trop fines, les ours n'arrivent plus à attraper de phoques, alors ils se mettent à attaquer les femelles, les ourses qui accouchent.

« J'aimerais bien que ce soit par cannibalisme, il disait, une nuit tonton se lève, ça fait cent fois qu'on refuse de lui donner à manger, il s'arrache de son fauteuil et il vient nous manger. Par contre je n'aimerais pas qu'il soit repu après en avoir mangé un seul de nous deux. Tu ferais quoi, toi, s'il ne mangeait que moi ? »

« Moi je sèche l'école parce que je suis en deuil et je vais mater les putains. »

Mon grand frère travaillait de nuit.

Il avait l'impression que comme ça il profitait de la vie.

« Si j'ai le temps de me glisser dans mon lit juste avant l'aube, il disait, même si je ne dors que dix minutes, c'est comme si je m'étais reposé toute la nuit. »

Il sortait de la maison. Il fermait la porte blindée et le bruit de la serrure réveillait mon oncle qui levait la tête et se tournait vers moi, et disait « j'ai faim ».

Je répondais « tu viens juste de manger » et je donnais un coup de fourchette dans son assiette pour qu'il comprenne qu'il venait de la vider.

Il regardait la tache de sauce sur le sol. D'après certains signes, les anciens devinaient l'avenir : d'après le vol des oiseaux, les gouttes d'huile dans une assiette, la conformation des nuages. Et même d'après le marc de café, mais ça, ce n'étaient pas les anciens. Et certainement pas mon oncle non plus. Il parlait peu et uniquement des poulets et du fascisme. L'histoire du coq ressuscité, c'était sa préférée, parce qu'elle réunissait ses deux sujets de conversation.

Aucun de ses comportements ne s'écartait de la norme. De sa norme à lui. Mon oncle était une tache de saleté sur le divan à côté de la tache de sauce sur le sol. Deux taches qui se scrutaient l'une l'autre dans une pièce où la créature la plus vivante était un vaisselier aux portes vitrées. Sa vie se limitait au domaine des mauvaises odeurs et des bruits.

Même son cerveau émettait une odeur et du bruit, un bourdonnement un peu métallique du genre que fait un frigo qui va bientôt lâcher et qui commence à cracher une fumée acide. Un ronflement qu'accompagne la puanteur du fréon. Et puis le frigo s'ouvrait et on apercevait quelque chose à l'intérieur. Derrière ce simulacre, un être humain pointait le bout de son nez, une voix s'élevait, et alors on s'arrêtait pour l'écouter.

« C'est une vieille histoire.

Mais les vieilles histoires, ce sont les vieux qui les racontent, qu'il disait en se passant la glotte au papier de verre dans un renvoi gastrique. Un peu de patience, elle est vraiment très courte. »

C'étaient des résurrections temporaires.

On ne pouvait parler ni d'améliorations ni d'aggravations comme chez tous les malades. Mon oncle faisait plutôt penser aux vampires qui passent la journée dans leur cercueil, et qui en sortent d'un coup tout fringants pour aller sucer le sang des gens. Il se nourrissait d'un sang d'antiquailles. Dans sa bouche la guerre devenait amusante parce qu'il y retrouvait son enfance, l'époque dont il avait la nostalgie.

« Ça, c'est une vieille histoire de guerre, qu'il m'avait dit une fois. Mais après, la guerre s'est terminée.

Avant le fascisme les parents de Benito étaient des gens aisés, mais pas plus que ça. Si tu es propriétaire d'une entreprise de volaille, on ne peut pas dire que tu sois misérable, mais tu n'es pas non plus un possédant de la haute. Mais après, avec le fascisme, ils s'étaient franchement enrichis. Ils s'étaient mis à faire dans l'usure. Ils faisaient les *cravatiers*, comme on dit à Rome. Ceux qui avaient besoin de mettre en gage leurs draps ou leur matelas, leurs assiettes, leurs verres, leurs couverts, ou encore une

montre, allaient les voir. Et eux ils prenaient tout. Au fil des ans, ils s'étaient aménagé un appartement au dernier étage et ils l'avaient meublé avec l'argent gagné sur le dos de tous les gens du village.

Quand la fin du mois de mai est arrivée, les Allemands ont pris la fuite, les Ricains se sont pointés, et nous, on est tous allés chez les parents de Benito. Les tuer, pas question, personne ne voulait les tuer, mais nos affaires, ça oui, on comptait bien les récupérer. Quand nous sommes entrés dans la maison ils venaient juste de se sauver, ils étaient montés à Rome. Il paraît que Mussolini allait les protéger. Enfin, disons qu'il allait les *faire protéger*, vu que lui aussi il avait pris ses jambes à son cou. Il s'était réfugié au Nord.

“Qui va à la chasse perd sa place, qui va à Rome est une pomme”, a crié mon père, autrement dit ton grand-père. Il a dit ça depuis une fenêtre de chez eux, une chaise à la main : “On fait les enchères ! On prend une chose à la fois, on la montre à tout le monde et quand le propriétaire la reconnaît... il la reprend. Sinon, on la jette par la fenêtre. Parce que si c'est pas à nous qu'elle a été volée, elle a forcément été achetée avec l'argent qu'on nous a piqué. Si c'est pas à nous, ça doit pas non plus être à eux.”

C'est ça qu'il a dit, mon père qui était ton grand-père.

Ça a été un jour de fête pour mon frère et moi et pour tous les gamins, même les grands. On reprenait nos verres et nos bols, nos chaises et nos matelas. Et de temps en temps, une pile d'assiettes volait dans la cour, ou une lampe, ou un guéridon.

“Cette chaise, elle est à personne ? gueulait ton grand-père. Et ce vase en terre cuite ? Alors vlan, on le balance par la fenêtre !” On se serait crus au Nouvel An.

On était tous fatigués quand avec ton père on a poussé un grand coffre jusqu'en haut des escaliers qui menaient aux balcons. C'était un de ces coffres style Empire, avec

des clous dorés plantés dans ses montants noirs. On n'a même pas demandé à qui c'était. Personne n'aurait pu se payer un meuble pareil au village. C'était vraiment un truc de riches. De sales riches suceurs de sang, comme nos patrons, qui avaient mis de côté un peu de sous grâce à la volaille, mais le vrai pognon, ils se l'étaient mis dans la poche en étranglant de dettes les pauvres gens comme nous.

“Si ça n'est pas à nous, ça ne doit pas non plus être à eux”, a dit ton grand-père pendant qu'on poussait le gros coffre en bois ancien dans le couloir. On l'a soulevé jusqu'à la balustrade et on l'a balancé en bas. Il y a eu un grand fracas et le coffre s'est cassé en deux.

À l'intérieur, on a trouvé Benito.

Il s'était caché. Il ne s'était pas sauvé avec les autres. Comme il avait peur, il n'avait pas fait de bruit et voilà qu'il avait fait le grand saut. Du coup la fête était finie. C'était un drame, et ça nous a fait un sale effet. Pas tellement à cause de la douleur, à cause de l'étonnement face à l'inattendu, plutôt. De la stupeur face à l'irréparable.

Pendant une petite heure on a continué à emporter des affaires, mais l'excitation était retombée. Maintenant, on s'acquittait juste de notre tâche. À chacun son dû et après, tout le monde chez soi en silence. On a couvert le corps et, le soir venu, les gars du Comité de libération se sont pointés. On parle de tragédie quand ça n'a l'air d'être la faute de personne. Et c'est vrai, ça n'était pas notre faute.

Je me suis dit que, ce jour-là, la guerre avait pris fin. Que cette mort mettait un point final à la succession de morts qui avaient eu lieu jusque-là. Que ce gars-là était le dernier à tomber sur le champ de bataille. Et il est tombé pour de bon, j'ai pensé. Après lui, la paix allait recommencer, avec ses morts normales, de maladie ou de vieillesse. Par manque de souffle, comme on disait dans le temps. Et

quand il y a un meurtre, le coupable finit en prison. Mais lui, c'était autre chose. Lui, c'était comme les gens de San Lorenzo éventrés par les bombes, comme les déportés incinérés en Pologne. Il relevait d'une autre juridiction. J'ai pensé que désormais je ferais attention, que je regarderais autour de moi pour ne faire de mal à personne, que je roulerais à trente à l'heure sur l'autoroute pour ne même pas risquer de tuer un chat, comme les bonzes qui s'excusent d'écraser sans le faire exprès des insectes imperceptibles sous la semelle de leurs chaussures. J'ai pensé qu'on peut commettre un crime sans être un criminel, mais que ça fait quand même un mort, et, de son point de vue, la différence philosophique entre être tué par erreur ou volontairement ne fait aucune différence.

J'ai aussi pensé que nous, les gamins, on était tous pareils. Moi, ton père, tous les jeunes du village. Pareils. J'ai pensé que la même erreur aurait pu me tuer, moi, ou un autre.

Ça me faisait de la peine, évidemment, mais j'éprouvais surtout de la stupeur. Et puis aussi du soulagement de le voir mort. J'ai pensé que c'était mieux comme ça. Parce que, même si on était tous pareils, Benito était un gosse de riches. Entre un riche et un pauvre, c'est toujours mieux si c'est le pauvre qui survit, j'ai pensé. Je ne me suis pas dit que sa mort était juste, mais je trouvais qu'elle était moins injuste. Je me suis dit que les pensées que j'avais n'étaient pas méchantes. Cyniques, peut-être bien, mais pas ignobles. Je me suis dit : « ça, c'est la lutte des classes. »

Après ça il a dit « j'ai faim ».

« Tu viens juste de manger, tonton. »

Je dois ajouter que les parents de ce Benito s'étaient réfugiés dans le Nord. La guerre a encore duré une année ou un peu moins. Mon grand-père a continué à travailler

dans l'entreprise de volaille avec tonton et papa. Mais pourquoi donc est-elle passée à notre famille, à cette époque-là ? Nous autres, nous étions les domestiques pauvres, ceux qui avaient été terrifiés de découvrir le coq mort dans la gueule de leur chien. Ceux qui, dans leur profonde sujétion, avaient remplacé le cadavre du volatile domestique par un coq bien vivant, provoquant au passage le miracle de la résurrection.

Pourquoi sommes-nous devenus des patrons ?

Ça, l'oncle nous l'avait déjà dit. En nous racontant une de ses vieilles histoires de guerre, il nous avait expliqué que la famille de Benito était morte dans le Piémont ou s'était enfuie au Brésil. Nous savions qu'au village tout le monde était tacitement d'accord pour que l'entreprise passe à mon grand-père et à ma famille qui travaillaient là depuis toujours. Rien de mystérieux, en somme. Une pure formalité, une simple petite concession. C'est ce que j'ai cru jusqu'à ce soir-là. Il faisait sombre autour du vaisselier, dernier témoignage d'une courte prospérité produite après la guerre par le commerce de volaille. Surgissant du fauteuil du concierge déchu, le crime caché s'est révélé à moi. Un petit roman noir dans la grise existence d'un oncle nauséabond. Ils ne s'étaient pas tous enfuis. Le plus jeune de la famille avait volé par la fenêtre.

Mon oncle s'en souvenait très bien. Lui qui ressemblait davantage à un mort qu'à un assassin.

J'aurais dû prendre note de cet épisode qui s'écartait de la norme. J'aurais peut-être dû enregistrer avec précision le jour et l'heure, quelque chose sur le ton de la voix de mon oncle, l'un des nombreux mots qu'il avait alignés pour faire revivre cet après-midi de soixante-quatre ans plus tôt. Est-ce que j'aurais dû appeler mon grand frère ? Lui raconter aussitôt cette révélation ? Je ne l'ai pas fait. Pour lui parler, il aurait fallu que je tombe justement sur

lui, alors qu'ils étaient deux cents à répondre au numéro vert gratuit. Le lendemain, je ne lui ai rien dit non plus. Ensuite, d'une certaine manière, ça m'est totalement sorti de l'esprit. Mon oncle est redevenu la moisissure habituelle accrochée au fauteuil.

C'était l'époque où j'apprenais à dire des blasphèmes.

Chaque fois que mon oncle vampire succombait à la léthargie de son cercueil, je reprenais l'activité qui avait remplacé l'arrosage des plantes à l'étage du dessus. J'avais des poils qui poussaient, mon zizi se dressait et, surtout, ma voix changeait. Une voix qui, d'après l'adulte de la maison, ce minotaure mi-homme, mi-fauteuil, était destinée à soutenir une thèse, mais qui avait selon moi une tout autre finalité. Je m'éloignais donc du passé nostalgique de mon oncle-enfant pour penser à l'avenir héroïque du blasphémateur.

Je m'exerçais devant le miroir depuis plusieurs jours, quand je me suis rendu compte que je prenais un air méchant. Mon grand frère dit qu'il faut prononcer les blasphèmes comme si c'étaient des mots quelconques. Si tu en fais trop, les gens comprennent que tu es un débutant. Il faut que ça sorte comme on sort sa énième cigarette du énième paquet de la journée. Blasphémer Dieu, ça libère. Quatre syllabes, avec un beau redoublement du *d*. Mais le blasphème classique risque de ressembler à un simple cri de défoulement si tu le dis après t'être donné un coup de marteau sur les doigts, ou quand quelqu'un te fout en rogne. Ça peut avoir l'air d'une solution de rechange aux gros mots. Comme « putain » ou « merde alors », des gros mots qu'effectivement je pouvais dire en présence de mon oncle. Je les disais même à l'école.

J'avais déjà lancé quelque chose de lourd contre notre divinité absolue, mais seulement à l'envers. Mon frère disait que ça ne comptait pas.

« Soit c'est dit dans le bon sens et de manière intelligible, soit c'est de la salive gâchée. »

Certains de mes camarades avaient blasphémé devant les appariteurs de l'école, l'un d'entre eux s'était filmé avec son téléphone portable en train de nommer en vain l'Omnipotent pendant l'interro de géographie, mais à mon avis le professeur ne s'était rendu compte de rien. Maintenant, ce blasphème est sur Internet. C'est mon ami qui traficote avec YouTube qui l'y a mis.

Moi, je voulais trouver un meilleur moment pour perdre cette virginité.

« Les femmes s'imaginent que la première fois qu'elles baiseraient, ce sera sur une plage tropicale, dit Nicola, et au son des violons. Qu'un prince arrivera sur son cheval blanc. Et au bout du compte, elles font ça dans la Panda d'un pauvre mec, sur un parking couvert de mégots, de capotes et de mouchoirs sales. »

Moi aussi je rêvais de ma première fois, mais je ne voulais pas me contenter d'une solution de repli à deux balles. Si ça devait se passer à l'école, ce ne serait pas avec cette conne de prof de géographie, mais pendant l'heure de religion. Je pouvais blasphémer contre le Christ ou la Madone. Un de ces blasphèmes complexes où le personnage n'est pas seulement associé à un animal domestique comme le chien ou le porc, mais où il est frappé directement dans son humanité. La femme est ravalée au rang de prostituée. L'homme est apostrophé comme homosexuel atteint de maladies incurables, sodomisé par des camionneurs monstrueusement bien montés sur des aires d'autoroute. Qu'allait-il se passer ? Me ferait-on redoubler ? Est-ce qu'on m'expulserait comme ceux qui pleurnichent en direct dans les émissions de télé-réalité ? Est-ce qu'on me bannirait de toutes les écoles ? Y a-t-il une loi qui prévoit ce genre de choses ? Faut-il dire un blasphème précis ou n'importe lequel fait-il l'affaire ? Si on s'en prend à

Dieu, c'est un crime, ça c'est sûr, mais si c'est le Christ ou la Madone ? Et les saints, est-ce que ça compte autant ?

Article « x » du règlement scolaire : les blasphèmes suivants entraînent l'exclusion immédiate de tous les établissements scolaires, publics et parapublics de la Terre... Suit la liste, établie par le ministère de l'Éducation, de toutes les imprécations punissables, où les figures divines sont accouplées à des races d'animaux en tout genre, et où les insultes pleuvent sur les comportements sexuels des divinités d'une multitude de religions.

J'étais certain, si je voulais inaugurer ma carrière en présence du curé, de devoir choisir un endroit plus adéquat qu'une salle de classe. L'école ferait perdre de sa valeur à mon geste, en le rabaissant au niveau d'un simple manque d'éducation. Il me faudrait blasphémer en famille, le jour où le curé passe pour la bénédiction de Pâques. De cette façon, je ferais mes débuts en même temps devant l'institution familiale et devant le clergé. Quelqu'un me le reprocherait-il ? Sans aucun doute. Mon oncle et le curé me réprimanderaient. Ils diraient que je ne crois pas en Dieu. Mais qu'est-ce que Dieu avait à voir là-dedans ?

Quand on parle de Dieu, les curés perdent leur lucidité. En plus, ils détestent les jeunes, il n'y a qu'à voir cette histoire de masturbation, comme quoi si on se tape des branlettes on devient aveugle. C'est ça, les connaissances scientifiques de l'Église ? L'homme modelé dans un tas de boue comme une statuette en pâte à modeler ? La femme formée à partir d'une côte ? Si le point de départ, c'est ça, comment croire dans le Dieu des curés ?

Dieu n'avait rien à voir là-dedans. Le blasphème ne concernait que moi. Mais je ne pouvais pas blasphémer tout seul. Je pourrais peut-être attendre une de ces grandes messes qui rassemblent tous les parents éloignés, la communion d'un cousin, le mariage d'une tante, l'enterrement d'un grand-oncle émigré, et blasphémer devant tout mon

arbre généalogique. Ou alors je pourrais attendre encore plus, terminer mes études, entrer dans la sainte Église romaine, devenir un berger des âmes à chemise noire et colletterie blanche, toujours rasé de près, la raie sur le côté, interpréter les mots du fils crucifié de Notre Seigneur et le nommer en vain.

Dans ce cas, bien sûr, il faudrait frapper directement le numéro Un. Et pas à demi-mot, genre « cochon-dedinde », « cochon-de-Diaz », « cochon-de-deux », « cochon-de-bleu » ou « cochon-de-dix ». Ça, ce sont des blasphèmes de femmelette, comme « hostire-lire » ou « putevierzon » ! Il faudrait y aller carrément. Lâcher le blasphème qui se confond avec les gros mots qu'on prononce quand on se met un coup de marteau sur les doigts ou qu'on se fout en rogne, mais qui, si on le dit comme il faut, est un chef-d'œuvre de simplicité, car il mêle en quatre syllabes la transcendance du Seigneur et la trivialité du porc. Quatre syllabes prononcées avec conscience et sens des responsabilités.

Je pourrais même faire en sorte de devenir pape et blasphémer en mondovision, je serais traduit dans toutes les langues le soir de Noël, les mots défileraient sur l'écran à la hauteur de mon ventre en même temps que je les prononcerais. La petite boule rouge du karaoké qui sautille d'une syllabe à l'autre. Quatre syllabes à répéter tous ensemble. Ou encore, me réserver carrément pour l'au-delà, me comporter diligemment afin de faire mes débuts directement au paradis. Attendre patiemment le Jugement dernier, quand l'âme se réunira au corps, aller chercher les quatre syllabes tout au fond de mon âme et les sortir de ma bouche en présence du grand tribunal.

Mais là encore, au moment de cet immense règlement de comptes, je préférerais peut-être me mordre la langue et me taire, pour laisser à d'autres que moi la tâche suprême. Ce n'est pas à moi qu'il reviendrait de

l'accomplir, ni à mon frère ni aux athées bouffeurs de curé, vu que blasphémer, pour un mécréant, c'est comme s'en prendre à la fée Carabosse ou aux Schtroumpfs des sous-bois pour un catholique. Non, je me tairais, dans l'espoir d'être témoin de la mère de toutes les imprécations.

Tandis qu'il sépare les moutons et les chèvres, entendre Dieu qui blasphème d'une voix tonnante au jour du Jugement dernier.

Il y a eu un fracas monstrueux.

Ça faisait un moment que j'étais enfermé dans ma chambre et que je laissais le vieux à ses souvenirs de guerre quand la guerre est entrée chez nous.

Les murs ont tremblé et le vaisselier s'est renversé. L'écho du choc a résonné dans la cage d'escalier avec le bruit de vitres qui éclataient dans les autres appartements, de murs qui explosaient, et les hurlements de tous les habitants de l'immeuble. Moi, je suis resté silencieux.

Mon oncle a dit « cochon-de-dddieu ».

Un mot peut parfois résumer la pensée d'une multitude d'individus.

Ces quatre syllabes blasphématoires auraient pu valoir à mon oncle un permis à vie de porte-parole de l'immeuble. C'est lui qui l'avait dit, d'une voix tendue mais intelligible, forte et claire. C'est lui qui l'avait dit mais nous l'avions tous pensé. L'homme figé dans sa croûte fécale avait donné voix à notre cerveau paralysé. Après quelques instants d'égarement nous nous sommes tous retrouvés dans la cour : c'était un défilé de pantoufles en skaï, de savates aux motifs de l'équipe de la Roma ou de la Lazio, de chaussons en peluche à tête de chien ou de singe, de mocassins à lacets sous les pantalons de jogging, de robes de chambre roses à plumes modèle « Barbie troisième âge » et de filets pour la mise en plis

des cheveux. Pourquoi aucun tribunal international n'avait-il aboli ces produits ? Pourquoi aucune commission des Nations unies ne les avait-elle mis à l'index en tant que symboles honteux de la sous-culture la plus infâme, au même titre que les mines antipersonnel et les napperons brodés, les bombes au phosphore, la gondole-souvenir de Venise et le jus de chaussette américain ?

À côté de ces crimes contre l'humanité il y avait d'honnêtes pyjamas de grands-pères, des chaussettes dépareillées et trouées au gros orteil, des blouses crasseuses et des tabliers de vieilles femmes aux grandes poches pleines de mouchoirs souillés de morve sèche. La persistance du monde paysan dans le béton armé des immeubles qui violent le paysage urbain.

Les gamins étaient contents de sortir de chez eux en pyjama, ils n'ont jamais l'occasion de franchir les limites de leur appartement, de passer la porte blindée et de se balader dehors en petite tenue avec la permission des grands. Pour eux, c'était une sorte de test d'évacuation. Sauf qu'en réalité il s'agissait de sauver sa vie pour de bon, ce qu'avait parfaitement compris le fils tout maigre et haut sur pattes de la Mâchoire, qui était un tantinet plus âgé que les autres loupisots, et donc conscient, et par conséquent terrifié, et qui restait accroché à sa mère toute petite, sans maquillage ni talons hauts. Je ne l'avais pour ainsi dire jamais vu. D'abord parce que je reste tout le temps enfermé chez moi à faire semblant d'étudier pour devenir docteur ou au moins avocat. Et ensuite parce que lui non plus on ne le voit jamais. Il paraît qu'il dort sans cesse. Genre mon oncle, le fauteuil en moins. Et là, l'explosion l'avait réveillé.

Lui aussi avait l'air un peu vieux, parce qu'il tremblait. Il était pareil qu'elle, la version masculine de sa génitrice, le même visage. À Rome on dit « il a dévissé sa tête » quand la ressemblance est très forte. Il essayait de faire

corps de nouveau avec elle, de retourner en elle comme si ses presque vingt années de vie n'avaient été qu'une expérience ratée, après quoi il pouvait regagner le petit ventre dont il était sorti. Disparaître.

Voilà à quoi ressemblait dans l'intimité la faune indigène de l'immeuble. Comment elle était vraiment, quand elle ne se pomponnait pas pour faire bonne impression en société. On ne voyait ni chemisettes décolletées, ni pantalons moulants, ni ventres dénudés, ni verroterie accrochée au cou. Et pas non plus de cravates brillantes d'agents immobiliers, de grosses chaussures à bout carré, pas de boutons de manchettes, ni de montres d'une livre. On la verrait tout le temps comme ça si les immeubles étaient transparents.

C'était l'humanité en pantoufles qui sent le bouillon cube.

Quant à moi, je portais le pantalon de jogging miteux de mon grand frère, ma chemisette à carreaux enfoncée jusque dans mon slip et j'avais enfilé des tongs sur mes chaussettes qui tiraient entre le gros orteil et l'index. Moi, le grand blasphémateur... L'espace d'un instant, j'ai même pensé que c'étaient mes pensées malsaines qui avaient provoqué l'explosion. En fait, il était évident que j'étais moi aussi un membre de ce troupeau auquel appartenaient ces femmes au foyer expertes en manipulation de torchons et ces employés de bureau à tricot taché de sauce aux moules.

On s'est longuement regardés les uns les autres, puis la peur nous a passé, on a compris que ce n'était pas un tremblement de terre et on a levé les yeux vers le premier étage, qui est quasiment un rez-de-chaussée surélevé vu que notre appartement, au rez-de-chaussée, est pour ainsi dire en sous-sol. On aurait cru que le balcon avait été frappé par un missile. La fenêtre et la porte-fenêtre ne formaient

plus qu'un seul trou, une cavité crachant flammes et fumée.

Les pompiers ont tout de suite compris que c'était une histoire de gaz. Pas à cause d'une bonbonne, vu qu'on est raccordés à l'entreprise qui distribue le méthane, ni à cause de la chaudière, vu qu'elle se trouve sur l'autre balcon, le petit, du côté de la salle de bains. C'était un problème avec les fourneaux, la *machine à gaz*, comme on dit à Rome. Le syndic le disait tout le temps, d'après lui l'installation n'était pas aux normes, l'entreprise nous envoie les factures mais elle ne bouge pas le petit doigt pour réparer ce qui cloche. Et maintenant il répétait la même chose, les cheveux en bataille, des pellicules sur le col de son pyjama, « il faut qu'ils nous remboursent les dégâts. On va leur faire déboursier un sacré paquet de pognon ».

Du temps où c'était un service public, ils justifiaient les dysfonctionnements en invoquant l'absentéisme des ouvriers. Maintenant que ça avait été privatisé, ils avaient licencié ou envoyé en préretraite la moitié des travailleurs, les autres avaient été externalisés et ils travaillaient deux fois plus pour le même salaire, avec un contrat à durée déterminée, un contrat à objectif défini, un « contrat à projet » comme on dit chez nous.

« Mais c'est quoi comme projet de monter des tuyaux de gaz pour une société qui vend du gaz ? disait mon oncle. C'est comme si on embauchait un pizaiolo dans une pizzeria et qu'on lui faisait un contrat à projet. » Et c'est exactement ça. L'Italie est pleine de pizaiolos à projet, de manœuvres embauchés de trois mois en trois mois chez IKEA, et même d'intérimaires dans les aciéries multinationales. Nous avons essayé d'appeler le numéro vert de la compagnie du gaz pour demander une intervention, mais nous étions tombés sur le centre d'appels où travaillait mon grand frère.